Document généré le 20 avr. 2024 11:23

Jeu
Revue de théâtre

La réalité en décalage ou le décalage du réel
Jet Lag

Louise Vigeant

Numéro 97 (4), 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26023ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (2000). Compte rendu de [La réalité en décalage ou le décalage du réel : *Jet Lag*]. *Jeu*, (97), 162–164.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LOUISE VIGEANT

La réalité en décalage ou le décalage du réel

Les effets du décalage horaire constituent un phénomène récent dans l'expérience humaine ; en effet, ce n'est que depuis que les avions nous transportent à des vitesses faramineuses que nous ressentons ce type de bouleversement physiologique bien particulier. Plusieurs vivent cette expérience de manière assez douloureuse : fatigue excessive, engourdissements, nausées. Tout le corps semble projeté violemment dans une « réalité » toute neuve. Cependant, ce qui assure peut-être le plus sa singularité au phénomène est certes la sensation qu'il crée d'être en dehors du monde, de vivre en quelque sorte entre parenthèses dans un ailleurs indéfini, dans un entre-deux où l'on n'a aucun rôle précis à jouer.

La perturbation de ce qui est profondément « naturel » – l'ancrage dans le temps –, avec toutes les conséquences physiologiques, voire psychologiques, inhérentes à cette épreuve, entraîne une confusion des repères au point où l'on pourrait même dire que ceux à qui cela arrive souffrent de troubles de la perception, qu'ils sont victimes d'illusions. On frôle le surréalisme !

Jet Lag
IDÉE ORIGINALE : DILLER+SCOFIDIO (AGENCE NEW-YORKAISE MULTIDISCIPLINAIRE FONDÉE PAR LES ARCHITECTES-PLASTICIENS ELIZABETH DILLER ET RICARDO SCOFIDIO). MISE EN SCÈNE : MARIANNE WEEMS ; SCÉNOGRAPHIE ET CONCEPTION-VIDÉO : DILLER+SCOFIDIO ; VIDÉO : CHRISTOPHER KONDEK ; SON : DAN DOSON ; TEXTE : JESSICA CHALMERS ; ÉCLAIRAGES : JENNIFER TIPTON ; ANIMATION PAR ORDINATEUR : DBOX/JAMES GIBBS ET ERIC SCHULDENFREI ; COSTUMES : ELLEN MCCARTNEY. AVEC DOMINIQUE DIBBELL, ERIC DYER, MATTHEW MAHER, HAEVEN PHILLIPS, DALE SOULES ET JEFF WEBSTER. COPRODUCTION DE RENATA PATRONI ET THE BUILDERS ASSOCIATION, PRÉSENTÉE À L'USINE C DU 23 AU 26 MAI 2000.

Quel beau sujet pour le théâtre que cette impression que la réalité n'est plus tout à fait ce qu'elle est, que l'illusion l'emporte, que nos sens nous jouent des tours ! Dans *Jet Lag*, des New-Yorkais Diller+Scofidio, c'est exactement à cela que le public est convoqué : le spectacle du dérèglement du réel.

Au point de départ, il y a deux histoires, inspirées de faits vécus, tout à fait consternantes : un navigateur faisant croire qu'il fait le tour du monde en voilier, alors qu'il se limite à tourner en rond dans l'Atlantique ; et une grand-mère qui entame un périple insensé en effectuant cent soixante-sept fois, d'affilée, l'aller-retour New York-Amsterdam en avion avec son petit-fils, qu'elle veut éloigner de son père. Qu'ont en commun ces deux aventures qu'on verra tour à tour se dérouler sous nos yeux ? La distorsion. Le désordre. L'isolement. Bref, le décalage : le décalage par rapport au monde, par rapport à l'autre, par rapport à soi. Et l'invention, pure et simple, d'une « autre réalité », apparemment virtuelle, mais dangereusement réelle.

Jet Lag, spectacle de Diller+Scofidio (coproduction de Renata Patroni et The Builders Association). Photo : Tina Barney.

Elles ont en commun aussi, ces aventures, de se terminer tragiquement : le navigateur solitaire sombrant dans une folie qui sera suicidaire, la grand-mère succombant aux troubles physiologiques reliés au décalage horaire. Le « jeu » avec la réalité, le trafic du réel ne sont pas sans conséquences. Le spectacle nous confronte donc avec ces expériences ultimes de la perte des repères qui angoisse au plus profond, qui transporte dans un ailleurs d'où l'on ne revient pas.

En intégrant le jeu (des comédiens en chair et en os), la narration, les enregistrements vidéo et la projection d'images en trois dimensions, les concepteurs du spectacle ont misé, avec justesse, sur les pouvoirs d'évocation de tous ces moyens spectaculaires pour convoquer à la fois le réel et le virtuel. Ainsi le spectateur assiste-t-il, souvent éberlué, à la « fabrication » instantanée d'une « réalité ». Sur ce plan, l'animation par ordinateur qui fait apparaître graduellement une carlingue d'avion est particulièrement

impressionnante ; alors que les comédiens sont véritablement assis dans des fauteuils, se dessine autour d'eux la forme de l'avion, qui pivotera comme pour y faire circuler le spectateur. Le fond et la forme, ici, se rejoignent parfaitement puisque le propos même du spectacle, qui est de faire voir au spectateur que la « réalité » est quelque chose de transformable, de modifiable, est illustré directement par les procédés artistiques.

Partout, le pouvoir qu'a l'image de créer de toutes pièces un événement est pointé du doigt, osons dire interrogé. Quand le navigateur, se filmant lui-même, simule de hautes vagues, fait tanguer artificiellement son embarcation, s'asperge d'eau pour imiter la sueur, et qu'il envoie ces images au poste de contrôle de l'expédition, d'où d'ailleurs sa femme suit et commente avec véhémence son périple, il ne fait rien de moins qu'illustrer ce que d'aucuns dénoncent souvent aujourd'hui : la facilité avec laquelle on peut contrefaire n'importe quoi ! On ne peut s'empêcher, à ce moment, de penser à la télévision que l'on soupçonne souvent de manipuler l'information, de « faire l'événement », comme on dit. Il est aisé de bluffer, et les téléspectateurs n'y voient que du feu. Notre merveilleux monde de la communication est ainsi pris à partie.

Un des aspects les plus intéressants de ce spectacle réside dans le fait qu'il laisse dépasser les ficelles. Ainsi la création de l'illusion est-elle dénoncée, le faux-semblant démasqué. Souvent avec humour – un cadrage raté, une main qui apparaît incongrûment –, le procédé réussit à exhiber le subterfuge. Ce n'est toutefois pas l'humour qui tient le haut du pavé tout le long du spectacle, puisque, nous l'avons dit, la mort attend les personnages au terme de leur aventure. Aussi le spectateur repart-il avec le sentiment bizarre qu'on lui a raconté des histoires humaines qui portent leur poids de douleur, devant lesquelles il ne peut rester insensible, en même temps qu'on l'a entraîné à douter de ce qu'il a vu… Expérience de décalage… **j**